

ALTERNATIVES ECOLOGIQUES AU CAPITAL

[2^{ème} partie]

Michael Löwy

Conclusion provisoire de cette analyse : la sauvegarde des équilibres écologiques de la planète, la préservation d'un environnement favorable aux espèces vivantes – y compris la nôtre - est incompatible avec la logique expansive et destructrice du système capitaliste. Or, si le responsable d'une menace de catastrophe écologique sans précédent dans l'histoire de l'humanité – il faut revenir à des âges écologiques situés à plusieurs dizaines de millions d'années dans le passé pour trouver quelque chose d'équivalent au réchauffement global qui pourrait advenir bien avant la fin du siècle – est le *système capitaliste lui-même*, et non l'aveuglement de tel ou tel gouvernement, ou la mauvaise volonté de tel ou tel secteur productif, il s'ensuit, en bonne logique sociale, qu'une alternative écologique véritable doit être *anticapitaliste*. Une alternative *radicale* est celle qui s'attaque aux *racines* du problème, c'est-à-dire au *système*. A notre avis cette alternative, qui vise au delà de l'ordre économique et social établi, c'est l'*écosocialisme*.

Beaucoup d'écologistes sincères pensent que la seule réponse à la crise écologique c'est la réduction drastique de la consommation. Daniel Tanuro constate avec lucidité que la critique culturelle du consumérisme - proposée notamment par les objecteurs de croissance - est nécessaire, mais pas suffisante. Il faut s'attaquer au mode de production lui-même. Seule une prise en charge collective démocratique permettrait à la fois de répondre aux besoins sociaux réels, réduire le temps de travail, supprimer les productions inutiles et nuisibles, remplacer les énergies fossiles par le solaire. Ce qui implique des incursions profondes dans la propriété capitaliste, une extension radicale du secteur public et de la gratuité, bref un plan écosocialiste et démocratique

cohérent.¹

La prémisse centrale de l'écosocialisme, implicite dans le choix même de ce terme, est qu'un socialisme non écologique est une impasse, et une écologie non-socialiste est incapable de confronter les enjeux actuels. Il implique donc une critique radicale du prétendu « socialisme réellement existant » de feu l'URSS et son bloc de l'Est : cette caricature bureaucratique - qui avait peu à voir avec le socialisme comme prise en main collective et démocratique de l'économie par les travailleurs et par toute la population - a été responsable de dégâts écologiques tout à fait équivalents de ceux de l'Occident capitaliste ; son appareil productif n'était d'ailleurs qu'une pâle copie de celui du capitalisme industriel avancé, et fondée, comme celui-ci, sur les énergies fossiles et le nucléaire.

Plusieurs théoriciens de l'écologie, de Jean-Paul Besset à Serge Latouche, utilisent l'exemple soviétique pour renvoyer dos à dos « capitalisme » et « socialisme » comme variantes du même modèle productiviste. Ils adhèrent ainsi à l'argument stalinien selon lequel l'URSS était le socialisme, le seul socialisme, le socialisme « réellement existant ». Dans son dernier livre, Serge Latouche, tout en répétant cet argument usé jusqu'à la corde, semble s'en distancer, en écrivant que la décroissance, dont il se réclame « peut donc être considérée comme un 'ecosocialisme' ». Malheureusement, cette intéressante proposition n'est pas développée dans le livre, où le programme socialiste - expropriation du capital, planification

¹ Daniel TANURO, *L'impossible capitalisme vert*, Paris, La Découverte, « Les empêcheurs de penser en rond », 2010. Cf. aussi Michael Löwy, *Ecosocialisme. Une alternative radicale à la catastrophe écologique capitaliste*, Paris, Fayard, « Mille et une nuits », 2011 et le recueil collectif, organisé par Vincent Gay, *Pistes pour un anticapitalisme vert*, Paris, Syllepse, 2010, avec des collaborations de D.Tanuro, François Chesnais, Laurent Garrouste, et autres. On trouve aussi une critique argumentée et précise du capitalisme vert dans les travaux des eco-marxistes nord-américains : Richard Smith, « Green capitalism : the god that failed », *Real-world economic review*, n° 56, 2011 et John Bellamy Foster, Brett Clark and Richard York, *The Ecological Rift*, New York, Monthly Review Press, 2010.

démocratique - n'est pas réellement discuté.²

Le projet ecosocialiste d'associer le « rouge » - la critique marxiste du capital et le projet d'une société alternative - et le « vert », la critique écologique du productivisme, n'a rien à voir avec les combinaisons gouvernementales dites « rouges-vertes », entre la social-démocratie et certains partis verts, autour d'un programme social-libéral de gestion du capitalisme. L'ecosocialisme est donc une proposition qui se distingue aussi bien des variantes productivistes du socialisme du 20^{ème} siècle – que ce soit la social-démocratie ou le « communisme » de facture stalinienne - que des courants écologiques qui s'accommodent, d'une façon ou de l'autre, du système capitaliste. Une proposition alternative qui vise non seulement à une transformation des rapports de production, de l'appareil productif et des modèles de consommation dominants, mais à créer un nouveau paradigme de civilisation, en rupture avec les fondements de la civilisation capitaliste/industrielle occidentale moderne.

Quelles sont les convergences et les désaccords entre l'ecosocialisme et le courant de la décroissance, dont l'influence en France n'est pas négligeable ? Les deux partagent le refus du productivisme et du consumérisme, ainsi que la critique radicale de la religion de la « croissance ». Mais du point de vue ecosocialiste, le concept de « décroissance » risque de devenir une image inversée de la logique quantitative de la « croissance » : réduction du PIB à la place de son augmentation. Or, ce dont il s'agit c'est d'opérer des choix qualitatifs : certaines branches de la production ne sont pas à « décroître » mais à *supprimer* (par exemple : le nucléaire, les armements, la publicité), d'autres à réduire (la voiture, le camion), d'autres à élargir : agriculture biologique, énergie solaire, éducation, santé. Le terme « décroissance » ne permet pas de rendre compte de cette démarche qualitative.

² Serge Latouche, *Vers une société dd'abondance frugale. Contresens et controverses sur la décroissance*, Paris, Fayard, Mille et une nuits, 2010, p. 114.

S. Latouche est sans doute le plus controversé des « décroissants ». Certes, une partie de ses arguments est légitime : démystification du « développement durable », critique de la religion de la croissance et du progrès, appel à un changement culturel. Mais sa position sur le capitalisme est loin d'être claire : d'une part, il affirme que la décroissance est contre le capitalisme ; de l'autre il critique la position de l'extrême gauche qui « consiste...à attribuer à une entité, 'le capitalisme', la source de tous les blocages » ; cela n'a pas de sens, avance-t-il, puisque « le *big brother* du grand capital est anonyme » et le système est fondé sur la « servitude volontaire des sujets » ; en fait, ajoute-t-il, le capitalisme comme système est « une création de l'esprit ». Quant au sujet de la transformation désirée, il n'a, bien entendu, rien à voir avec la lutte de classes, ou le combat anti-impérialiste : « acte étant pris de l'adieu au prolétariat et au tiers monde (...) le sujet porteur du projet de décroissance (...) c'est tout le monde en tant que personnes singulières et tout un chacun concret particulier ». ³

Plus intéressant nous semble le courant des objecteurs de croissance autour de la revue *La Décroissance*, même si l'on peut critiquer les illusions « républicaines » de Cheynet et Ariès. Ce courant a des nombreux points de convergence - malgré les polémiques - avec les altermondialistes d'ATTAC, les ecosocialistes et la gauche de la gauche (PG et NPA) : extension de la gratuité, prédominance de la valeur d'usage sur la valeur d'échange, réduction du temps de travail et des inégalités sociales, élargissement du « non-marchand », réorganisation de la production selon les besoins sociaux et la protection de l'environnement.

Dans un ouvrage récent, Stéphane Lavignotte esquisse un bilan du débat entre les « objecteurs de croissance » et les ecosocialistes. Faut-il privilégier la critique des rapports sociaux de classe et le combat contre les inégalités, ou la

³ Serge Latouche, *Vers une société dd'abondance frugale. Contresens et controverses sur la décroissance*, Paris, Fayard, Mille et une nuits, 2010, pp. 105-111, 181.

dénonciation de la croissance illimitée des forces productives ? L'effort doit-il porter sur les initiatives individuelles, les expérimentations locales, la simplicité volontaire, ou sur le changement de l'appareil productif et de la « méga-machine » capitaliste ? L'auteur refuse de choisir, et propose plutôt d'associer ces deux démarches complémentaires. Le défi, à son avis, c'est de combiner le combat pour l'intérêt écologique de classe de la majorité, c'est à dire des non-propriétaires de capital, et la politique des minorités actives pour un changement culturel radical. En d'autres termes, réussir - sans cacher les divergences et les désaccords inévitables – une « composition politique » de tous ceux qui savent qu'une planète et une humanité vivables sont contradictoires avec le capitalisme et le productivisme, et qui cherchent le chemin pour sortir de ce système inhumain. ⁴

Rappelons, pour conclure cette brève présentation, que l'écosocialisme est un projet d'avenir, une utopie radicale, un horizon du possible, mais aussi, et inséparablement, une action *hic et hunc*, ici et maintenant, autour d'objectifs et de propositions concrètes et immédiates. Le seul espoir pour le futur sont des mobilisations comme celle de Seattle en 1999, qui a vu la convergence de écologistes et syndicalistes, ainsi que la naissance du mouvement altermondialiste ; les protestations de cent mille personnes à Copenhague en 2009, autour du mot d'ordre « Changeons le Système, pas le Climat » ; ou la Conférence des Peuples sur le Changement Climatique et la Défense de la Mère Terre, à Cochabamba en avril 2010, rassemblant plus de trente mille délégués de mouvements indigènes, paysans et écologiques du monde.

⁴ Stéphane Lavignotte, *La décroissance est-elle souhaitable ?*, Paris, Textuel, 2010.